

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 31

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1923 pour **2 fr. 50** en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.



ENTRE NOUS, VOISINE...

NOTRE bon Conteur a chanté la haute et claire gloire du 1^{er} Août, Voisine, et je veux aujourd'hui vous rappeler ici de quel beau pays nous sommes les enfants ! Voyez l'été éblouissant rayonne et cependant que tant d'autres languissent à l'ombre torride des villes, nous n'avons qu'à lever les yeux pour rencontrer le ciel libre, qu'à respirer pour sentir le souffle frais et parfumé des champs qui frissonnent au crépuscule !

Ici, c'est la plaine avec ses vergers plantés de pommiers ronds, ses maisons paisibles et ses larges routes faciles ; là, c'est la montagne aux mille sentiers où la vie agreste atteint les cimes parmi les sauvages beautés de la forêt et les pures splendeurs des collines neigeuses et voici encore à nos côtés le lac où sur l'eau bleue rêvent de lointaines barques... Les barques ailées de voiles blanches qui passent comme au large là où s'arrête la ligne du coteau, les barques qui s'en vont on ne sait pas où et que parfois on souhaite suivre dans l'inconnu !... Pourquoi cela, Voisine ? Parce que nous sommes les mécontents, les inconscients ingrats de la vie, et que nous ne connaissons peut-être notre bonheur qu'après l'avoir perdu. Il est certes nécessaire de s'instruire des choses du dehors, de se développer au contact de l'étranger et de se donner à soi-même les points de comparaison sans lesquels on risque de ne jamais dépasser le médiocre des débuts, mais autant cela est nécessaire autant aussi il est essentiel de revenir.

Laissez partir vos fils, avec les barques aventureuses, Voisine, mais dites leur bien que la belle terre vaudoise les attend, qu'elle a besoin de leurs forces et de leur cœur. Montrez leur la plaine souriante et la montagne qui se dore au couchant, montrez leur le bien précieux entre tous qu'est un beau pays et vous les verrez, avant qu'il soit longtemps, revenir et se pencher sur la terre brune qui les a vu naître, à l'ombre du clocher, là où hier brûla, si haut et joyeux, le feu du Premier Août !

L'Effeuilleuse.

Aménité — Deux banquiers se querellaient :

— Apprenez, dit l'un d'eux, que je suis incapable de commettre une mauvaise action !

— C'est bien assez d'en émettre, répondit l'autre.



LÈ DOU FRARE PEQUABOU

J'ETAÏ courieu de lè vère clião dou frère Pequaboü. L'avant à nom Bètor et Manguelion. L'étant besson et sè resseimbliaçant quemet dou matou nâi. Quand l'è qu'on ire avoué ion, on ne savâi pas s'on n'étai pas avoué l'autro. Mimameint l'ão mère que lè z'eimbrouillive, et quand l'è qu'èin pourdzive ion lâi arrevâve d'apportâ lo seillon à l'autro. Leu mimo n'avant jamé étâ fotu de savâi cò l'irant. Heureusement que s'étant pas z'u maryâ. L'ão fenne n'arant jamé su quin l'étai l'ão z'homme et madama Bètor n'arâi jamé étâ fotu de savâi se droumessâi pas avoué monsu Manguelion et madama Manguelion avoué monsu Bètor. Cein vo baillè dâi refreson amon lè dzè-não rein que de lâi peinsâ. Se ti lè z'homme et tote lè fenne sè resseimbliaçant, tot parâi ! quin méclion mécliette. Einfin, quie ! l'è prâo bâ-lenâ.

Dan po ein reveni âi frère Pequaboü, lo régent pè l'ècoûla, l'è z'avâi einméclliâ dein sa tita et lo menistre assebin. Po lo catsimo l'avâi recliâmâ onna Bibllia et Bètor l'avâi de âo menistre :

— On ein a bin iena à l'ottô, mâ l'è tant grôcha, que l'è on mâobllio dâo diâbllio à tserreyi. L'avâi étâ punâ et l'è à Manguelion qu'on avâi recliâmâ la puncheon.

Et l'è veré que cliâ Bibllia l'étâi mauléja à tserreyi avoué sè dou pi de grantiâo et son demipi de hiautiâo. Pèsâve bin veingt livre et lè dou frère Pequaboü s'ein servessant po dâi moti d'affère. On coup que ion dâi dou étâi malâdo — sè pas se l'étâi Bètor à Manguelion, lo sâvant pas l'ão mimo, l'avant einvouyi queri lo menistre que l'étâi na tant brâva dzein, mâ qu'avâi âobllia sa Bibllia. Et lo menistre demande :

— Baillî mè vâi la voutra ! Vo lièri on chaumo.

Bètor vouète Manguelion que guegne Bètor. Po fini Bètor sè décide à dere :

— on a bin la grôcha, mâ... l'è teindyâ.

— L'è veré ! l'è teindyâ ! que fâ Manguelion.

— Quemet, l'è teindyâ ? que repond lo menistre.

— Oï, fâ Bètor, à la câva, avoué on pequiet dêzo et dâo fremâdzo, po preindre lè ratte.

Et lo malâdo l'a bo et bin falu modâ po l'autro mondo sein avâi oïu lo chaumo. Et lè frère Pequaboü n'ant jamé su âo justo lo quin dâi dou l'étâi moo. Et cein lè z'a rido eimbêta, damachein que quand lo marelhi l'è venu po l'einterrâ l'a de à cli que l'étâi setâ à la trabllia :

— Lo quin dâi dou faut-te einterrâ ?

Et l'autro, qu'étâi on bocon bedan l'a repondu :

— Diabe lo mot que l'èin sé. Preinde adi cli que s'è pas levâ stâo dzo.

Marc à Louis du Conteur.

A PROPOS DE LA FÊTE DU 1^{er} AOUT

NOUS avons donc célébré mercredi 1^{er} août la fête nationale. Il fit l'après-midi un temps superbe. Sur le ciel d'un bleu profond, les drapeaux qui flottaient au faite des édifices publics se détachaient vivement. L'animation était grande dans les rues de la capitale, malgré la chaleur, vraiment caniculaire.

Au coucher du soleil, soudain les sonneries emplirent l'air. C'était un moment impressionnant, car chacun se disait qu'au même instant, dans tous le pays, dans le plus petit hameau comme dans la plus grande cité, partout, les cloches unissaient leurs voix harmonieuses.

Le soir, sur diverses places, il y eut des concerts donnés par les sociétés locales. Il y eut aussi des discours. Est-il fête sans discours ? Partout, foule nombreuse.

Puis, quand la nuit fut là, au sommet et sur le flanc des collines et des grands monts des feux s'allumèrent qui attestaient avec évidence l'unanimité des sentiments patriotiques.

Ce fut, disent plusieurs, une bien belle fête. Mais d'aucuns, en revanche, et nous serions bien tenté de nous ranger de leur côté, ont exprimé leur regret de voir notre fête nationale tourner à l'abbaye au programme banal : fanfare, discours, bientôt, banquet et bal, sans doute. Enfin, quoi, tout le tralala. Ah ! comme ils aimèrent mieux le premier cérémonial, si digne, si solennel dans sa simplicité et qui se bornait tout bonnement à la sonnerie de cloches, au coucher du soleil, à la même heure, dans tous les villages, villages et bourgades du pays, puis, la nuit venue, aux feux allumés, comme un symbole, sur toutes les collines et sur les cimes. Que cela était mieux, cent fois mieux. Pourquoi donc a-t-on changé ?

L'AMATEUR D'ANIMAUX

VOUS lui parlez dans la rue, vous croyez fixer son attention, il a l'air de vous écouter ; eh bien ! pas du tout ; tout à coup il vous lâche au nez un énorme coup de sifflet pour rappeler son chien, dont l'éloignement absorbait toutes ses facultés ; vous recommencez votre discours interrompu et pensez cette fois pouvoir l'achever sans encombre. « A bas ! » s'écrie-t-il d'une voix de Stentor, pour repousser Azor qui, sortant d'un ruisseau, s'est élancé sur son maître, et grave l'empreinte de ses pattes caressantes sur un pantalon blanc. Son chien, voyez-vous, c'est son idole, son ombre, l'objet presque unique de sa pensée ; il se promène pour lui faire prendre de l'exercice, il lui parle, le baise, le brosse, le lave, le tond et le tient sur ses genoux lorsqu'il n'est pas entre ses jambes. Monte-t-il en diligence, Azor doit s'y placer à côté de lui, au risque d'ampuantir les voyageurs, et de s'attirer avec eux de méchantes affaires, car s'il pardonne à qui lui marche sur le pied, il insulte celui qui marche sur la patte de son chien, et n'en ferait ni plus ni moins pour la dame de ses pensées.

Vous vous informez de la santé de sa femme, il vous répond avec nonchalance, même en comprimant de légers bâillements ; mais si vous lui parlez d'Azor, soudain son œil s'allume, sa phy-